3 1761 03580 4475

Mallefille, Jean Pierre
Felicien
Les deux veuves

PQ
2345
M4D4
1895

FÉLICIEN MALLEFILLE

LES DEUX VEUVES

COMÉDIE

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1895

LES

DEUX VEUVES

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français,
le 14 mai 1860

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

LES

DEUX VEUVES

COMÉDIE EN UN ACTE, EN PROSE

PAR

FÉLICIEN MALLEFILLE

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

—

1895

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés

LIBRARY
DEC 1 1973
UNIVERSITY OF TORONTO

PERSONNAGES

CAROLINE.....	Mlle AUGUSTINE BROHAN.
LAURE.....	Mme MADELEINE BROHAN.
EDMOND DE BRENNE	M. MAILLART.
LABARAQUE.....	M. MONROSE.

L'action se passe en 1860.

PQ
2345
M4D4
1895

LES

DEUX VEUVES

Un salon à la campagne. Grande porte vitrée au fond, avec double portière. Deux portes ordinaires dans les encoignures. A droite une cheminée surmontée d'une glace, et garnie de vases remplis de fleurs. A gauche, en face de la cheminée, une fenêtre garnie de rideaux pareils à la portière du fond. Devant la fenêtre, un canapé. En face, devant la cheminée, une table, un fauteuil et une chaise

---

SCÈNE PREMIÈRE

LAURE, CAROLINE.

Au lever du rideau, Caroline, en robe blanche, va et vient dans le salon, arrangeant les fleurs dans les vases, ajustant sa coiffure devant la glace, picorant dans un sac de bonbons placé sur la table. — Laure, vêtue de noir, entre à pas mesurés par la porte de gauche.

LAURE.

Bonjour, cousine!

CAROLINE, allant à elle.

Eh! bonjour, belle ténébreuse. Comment se porte, ce matin, ton cher désespoir?

LAURE.

A merveille, aussi bien que ta malice.

CAROLINE.

Mieux encore, scandaleusement. Fraîche comme les roses! On dirait que tu as oublié de pleurer, cette nuit.

LAURE.

Oh! toi, tu ris toujours.

CAROLINE.

Et je m'en vante. La gaieté est la politesse du cœur.

Être gai, n'est-ce pas faire à autrui les honneurs de soi-même?

LAURE.

Aux dépens d'autrui souvent. Ton esprit fait payer les fêtes qu'il donne.

CAROLINE.

Pourquoi ce deuil sempiternel?

LAURE.

Ne suis-je pas veuve?

CAROLINE.

Et moi, le suis-je moins et depuis plus longtemps? Cependant, on ne me voit point cheminer d'un air dolent, toute de noir habillée, comme le page de Marlborough.

LAURE.

Nos façons différentes prouvent seulement la différence de nos pensées.

CAROLINE.

La vie est courte, ma chère Laure; et puisque l'on se console de tous les chagrins, il faut se consoler d'abord de ceux qu'on n'a pas.

LAURE.

Est-ce à dire que je n'aimais pas mon mari?

CAROLINE.

Oh! si fait, comme moi j'aimais le mien, comme toute femme bien apprise doit aimer l'époux qu'a choisi la famille. Mais quand, par malheur, l'impitoyable nature vient, à heure fixe, séparer le plus vieux de la plus jeune, six mois de grand deuil, six mois de demi-deuil, plus une saison de gris-perle, mêlé de violet pour faire bonne mesure, le monde n'en demande pas davantage, et, soit dit entre nous, la conscience n'en demandait pas tant.

LAURE.

Ton esprit calomnie ton cœur. Tu te fais mauvaise pour

le plaisir de me rendre ridicule. Je te connais, chère Caroline, aussi bien que toi-même, mieux peut-être ; et je te sais capable non-seulement de comprendre, mais encore de ressentir un attachement de toute la vie.

CAROLINE.

Oui, pour un mari que j'aurais pris moi-même, que j'aimerais par goût, non par ordre, qui serait enfin mon amant en même temps que mon mari. L'amour légalisé, voilà pour moi le vrai mariage.

LAURE.

Je ne me pique point de philosophie, et je fais simplement ce que je crois mon devoir.

CAROLINE.

Est-ce ton devoir d'enterrer à vingt ans une pareille beauté? Ce serait une banqueroute envers tes contemporains, et il y a lieu d'appliquer la contrainte par corps.

LAURE.

Ton exemple prêche contre ta morale. Pourquoi ne resterais-je pas veuve aussi bien que toi?

CAROLINE.

Aussi bien? Quelle prétention! Ce n'est pas le tout que d'être veuve, il faut savoir l'être. A chaque état sa vocation. Pour toi, le veuvage n'est que la suite du mariage ; pour moi c'en est la contre-partie. Il est si doux de commander après avoir obéi ! jusqu'à ce qu'il devienne plus doux d'obéir que de commander. En attendant, je mets à profit ma nouvelle dignité. Femme libre, avec l'autorisation des lois! Que dis-je, libre? Souveraine. Je règne, je gouverne, et qui plus est, j'administre. Je sème, je plante, je draine ; je laboure mes champs, je bouleverse mon parc; je coupe mes foins; je préside à la moisson, comme Cérès en personne ; je mène la vendange sans y perdre la tête; j'engraisse mes bestiaux; je remporte des prix au concours régional; je

couronne les rosières; je plaide; je fais de l'opposition au maire lui-même.

LAURE.

Eh! mon Dieu!

CAROLINE.

Si tu dis un mot, je me fais nommer conseiller municipal. Il faut que tout marche tambour battant, et pas d'explications. Je n'ai pas besoin d'ajouter la formule banale : « Demandez à Monsieur! » C'est moi qui suis Monsieur. Et je n'ai pas de femme. Tous les bonheurs à la fois! Voilà le veuvage pour moi qui en ai le génie. Mais toi, belle éplorée, tu n'y entends rien, puisque tu le prends au sérieux.

LAURE.

Qu'y faire?

CAROLINE.

Te remarier.

LAURE.

Jamais!

CAROLINE.

Pourquoi? Tu n'as pas d'enfants.

LAURE.

Je ne veux pas discuter avec toi; j'aurais affaire à trop forte partie. Faisons la paix.

CAROLINE.

J'en dicte les conditions en vainqueur généreux. Tu vas quitter le deuil aujourd'hui même. L'occasion est belle: je donne un bal au village pour sa fête, sois-en la reine. Il n'y aura que des paysans, soit; mais aujourd'hui ce sont des hommes.

LAURE.

Je n'ai que des robes noires.

CAROLINE.

J'ai prévu l'objection : elle est détruite. Sans t'en rien

dire, j'ai envoyé à Paris une de tes soutanelles; et ma couturière, qui en vaut bien une autre, soit dit sans vanité, t'a fait sur ce vilain modèle une robe rose délicieuse, que j'ai moi-même étalée dans ton boudoir, ce matin, pendant que tu dormais inconsolablement.

LAURE.

Chère cousine, tu es aussi bonne que méchante; et ce n'est pas peu dire.

CAROLINE.

Viens admirer ce chef-d'œuvre et l'embellir de ta beauté.

LAURE, résistant.

Merci. Pourquoi changer d'habits, n'ayant pas changé de sentiments?

CAROLINE.

Si tu es incurable, déguise-toi en tragédie, et va te présenter à l'Académie.

UNE VOIX ENROUÉE, au dehors.

Laissez-moi donc tranquille, avec votre crinoline, vous! Je veux parler à Madame.

CAROLINE.

Ah! monsieur de Labaraque, mon aimable garde-chasse.

SCÈNE II

LAURE, LABARAQUE, CAROLINE.

Entre au fond le susdit Labaraque. Face hâlée; cheveux et favoris gris; toque de drap râpé; veste et pantalon en velours de coton usé le bas du pantalon passé dans des demi-guêtres de cuir écru; carnier avec bandoulière plaquée; un vieux fusil sous le bras droit.

LABARAQUE, entrant par le fond, avec agitation

Madame!... (A la cantonade.) Couche là, Ravageot, couche! les bêtes n'entrent pas au salon. (A Caroline.) Pardon, excuse, madame. Salut la compagnie. Comment vous portez-vous?...

Très-bien, merci... Vous êtes bien bonne, et ma femme aussi... Madame, j'étais venu à cette fin de vous parler.

CAROLINE.

Parle.

LABARAQUE.

Madame, ça ne peut plus aller comme ça : je suis trop malheureux.

CAROLINE.

Le pauvre homme, avec sa face lunaire et son nez de vendange!

LABARAQUE.

C'est la colère qui me monte aux oreilles : faites pas attention. Madame, voilà plus de cent ans que je suis votre garde-chasse, de père en fils.

CAROLINE.

Et de mari en femme.

LABARAQUE.

Comprends pas.

CAROLINE.

Tu n'es pas obligé de comprendre. Explique-toi, si tu eux.

LABARAQUE.

J'ai toujours gardé le gibier plume et le gibier poil de la maison comme si c'étaient mes propres enfants.

CAROLINE.

A la façon d'Ugolin, pour les manger.

LABARAQUE

Le Golin? Connais pas

CAROLINE.

Ce n'est pas dans tes attributions. Va ton train.

LABARAQUE.

Pas un braconnier ne peut se vanter d'avoir, sur vos terres, tiré un coup de fusil, tendu un collet ou traîné un

panneau, sans avoir tâté du procès-verbal ou du martin-bâton. Feu M. le président lui-même, votre défunt mari, était satisfait de mes services, et Dieu sait pourtant s'il était jaloux de sa chasse!

CAROLINE.

Il était jaloux de tout.

LABARAQUE.

On tient à son droit, madame!... Et voilà comme quoi je réclame mes priviléges de garde particulier portant plaque et assermenté devant les tribunaux.

CAROLINE.

Mais ce sont des corvées que tes priviléges, et tu devrais me remercier de t'en avoir affranchi.

LABARAQUE.

J'aime à faire mon devoir, madame, et ça m'humilie de voir qu'on empiète sur votre terrain.

CAROLINE.

Dis plutôt que tu prends plaisir à vexer ton prochain. Quel mal font les gens qui marchent sur mes terres nues, quand la moisson est en grange et le raisin dans la cuve? S'ils chassent pour leur agrément, laissons-les s'amuser; s'ils braconnent pour gagner leur vie, ne refusons pas à de pauvres diables cette aumône laborieuse. Nous n'en dînerons pas plus mal et j'en dormirai plus tranquille.

LABARAQUE.

Mais si je ne garde plus la chasse, madame, que voulez-vous que je garde?

CAROLINE.

Garde ta place : c'est l'essentiel.

LABARAQUE.

Et mon honneur, madame! Il faudra donc que je me laisse insulter, moi, Labaraque! dans l'exercice de mes fonctions?

CAROLINE.

Eh! qui songe à t'insulter?

LABARAQUE.

Qui? ce quidam qui me poursuit depuis ce matin.

CAROLINE.

C'est donc toi qui fuis devant lui?

LABARAQUE.

Il le faut bien, madame. Que voulez-vous que je fasse? Que voulez-vous que je dise? Vous m'avez désarmé, vous m'avez ôté mes pouvoirs.

CAROLINE.

Qu'a-t-il fait?

LABARAQUE.

Ce matin, comme je flânais, mon fusil sous le bras, juste au coin de l'enclos, voilà que je me trouve nez à nez avec mon homme.

CAROLINE.

Fâcheuse rencontre!

LABARAQUE.

J'espérais que ma vue allait le mettre en fuite.

CAROLINE.

Il y avait de quoi.

LABARAQUE.

Pas du tout. Il fait semblant de ne pas me reconnaître, malgré ma plaque, et continue à chasser comme si de rien n'était. Il lui part un beau lièvre rouge dans les jambes, un trois quarts que je mitonnais depuis le printemps.

CAROLINE.

Il le tue?

LABARAQUE.

Non, madame, il le manque. Manquer un levraut à dix pas en plaine! Ça m'avait un peu consolé; mais voilà qu'en marchant (il marchait toujours à côté de moi pour me nar-

guer), il fait envoler un couple de faisans, le coq et la poule. Il les tire tous deux; coup double. Si c'est pas une honte, tirer une poule faisane!

CAROLINE.

Il l'a tuée?

LABARAQUE.

Non, madame, il l'a manquée. C'est une justice à lui rendre, il manque tout.

CAROLINE.

Mais s'il ne tue rien, pourquoi chasse-t-il?

LABARAQUE.

Pour m'humilier, madame!

CAROLINE.

C'est bien la peine de se lever au point du jour, de marcher dans la rosée et de brûler de la poudre, qui coûte de l'argent!

LABARAQUE.

J'en suis sûr. Mon homme était jugé; je m'en allais tranquille sur son tir. Alors, il se met à mes trousses, comme si c'était lui le garde-chasse et moi le braconnier; et depuis deux heures, il me fait la conduite partout où je vais, en me régalant les oreilles de coups de fusil, à propos de bottes, sur n'importe quoi. Il a fini par tirer sur les pigeons.

CAROLINE.

Mon Dieu! que dira la cuisinière?

LABARAQUE.

Rien; il les a manqués. Moi, je me retourne furieux et je l'appelle mazette. Il se met à rire et m'appelle ganache. Alors j'ai perdu la tête, je me suis sauvé à toutes jambes, et je viens me jeter aux pieds de madame pour qu'elle me protége contre la persécution.

CAROLINE.

Rassure-toi, honnête Labaraque. Pourquoi cet homme t'en voudrait-il?

LABARAQUE.

Est-ce que je sais, moi? Une vengeance de famille! j'aurai peut-être dans le temps déclaré procès-verbal à son père, sans le savoir.

CAROLINE.

C'est donc un jeune homme?

LABARAQUE.

Un gamin de trente ans, tout au plus.

CAROLINE.

Comment est-il?

LABARAQUE.

Bien drôle. On dirait qu'il sort d'une armoire.

CAROLINE.

Grand ou petit, brun ou blond?

LABARAQUE.

Il a un fusil qui se charge tout seul, par derrière. Ils finiront par inventer une machine à plumer les perdrix en l'air et à vous les apporter dans votre carnier toutes rôties; et rien ne distinguera plus un homme de talent d'avec un freluquet. (On entend au dehors deux coups de fusil.) Tenez! le voilà qui recommence encore. J'en deviendrai fou.

CAROLINE, après avoir regardé Laure, qui est en proie à une vive agitation.

Labaraque, as-tu du cœur?

LABARAQUE.

Si j'en ai, madame? Demandez plutôt à Jean Pigou, le plus rude gars du pays, un ancien zouave. Je lui ai cassé les deux dents de devant, malgré la différence d'âge. Il siffle en parlant, comme un merle. C'est très-drôle!

CAROLINE.

En effet.

LABARAQUE.

Et il ne peut plus servir comme remplaçant.

CAROLINE.

Eh bien, voici le moment de déployer à nouveau ta valeur. Va m'arrêter ce braconnier.

LAURE, très-émue.

L'arrêter?

CAROLINE, examinant Laure, à part.

Tiens, tiens, tiens!

LABARAQUE

Mais un simple garde particulier ne peut que verbaliser, ou taper, quand il n'y a pas de témoins. Pour avoir le droit d'arrêter, il faut être gendarme. Sont-ils heureux ces gendarmes! J'ai manqué mon état.

CAROLINE.

Ne manque pas l'occasion du moins, et rattrape-toi pour un jour.

LABARAQUE, se grattant l'oreille.

Mais s'il me fait un procès pour arrestation illégale?

CAROLINE.

Je payerai les frais.

LABARAQUE.

Et si l'on me met en prison?

CAROLINE.

Je doublerai tes gages pendant ce temps-là, et je t'enverrai du vin tous les jours.

LABARAQUE.

Tant pis! je l'empoigne. (Il se dirige vers le fond.)

LAURE, se levant.

Prenez garde, Labaraque! vous avez affaire à un homme de cœur.

CAROLINE.

Qu'en sais-tu?

LAURE, embarrassée.

J'ai voulu dire un homme comme il faut.

LABARAQUE.

Joliment, comme il faut! Il braconne, il me tracasse, il m'appelle ganache. Je vas l'arranger.

LAURE.

C'est affreux!

CAROLINE, à Laberaque.

Ne l'arrange pas comme Jean Pigou. Les gens comme il faut tiennent à leurs dents. Il y a moyen de faire les choses en douceur. Invite le délinquant à te suivre; il te suivra, j'en réponds.

LABARAQUE.

A la bonne heure! Je rentre dans mon droit, et nous allons rire. — Ganache!

Il sort en grommelant, par le fond.

SCÈNE III

CAROLINE, LAURE.

LAURE.

Et s'il vient, que lui diras-tu?

CAROLINE.

Je lui dirai bonjour, s'il me salue, comme il faut l'espérer.

LAURE.

Je te demande de quelle façon tu comptes le traiter.

CAROLINE.

Selon ses mérites. Si c'est un malappris, je l'éconduirai après une verte semonce, sans compter les arrangements de Labaraque. Si c'est un homme comme il faut, nous n'avons rien à risquer. Si c'est un homme d'esprit, nous causerons;

une bonne fortune à la campagne! Si c'est un homme aimable...

LAURE.

Eh bien?

CAROLINE.

On l'aimera.

LAURE, vivement.

Qui donc?

CAROLINE.

Toi, peut-être.

LAURE.

Mon cœur est fermé.

CAROLINE.

Jusqu'à ce qu'on en trouve la clef.

LAURE.

Jamais! je ne veux aimer personne.

CAROLINE.

Tu es donc un monstre? (Mouvement ironique de Laure.) Un joli monstre, et d'autant plus affreux.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LABARAQUE.

LABARAQUE, entrant d'une allure victorieuse.

Madame, l'affaire est bâclée.

CAROLINE.

Tu l'as arrêté?

LABARAQUE.

Net.

LAURE, inquiète

Sans résistance?

LABARAQUE.

On ne me résiste pas, madame. Je me suis précipité sur mon adversaire, qui m'attendait de pied ferme: « Mon-

sieur, que je lui ai dit, je vous arrête. — Allons donc ! qu'il me dit, on a bien de la peine à vous y amener. Arrêtez-moi; voilà vingt francs. »

CAROLINE.

Là-dessus, qu'as-tu fait?

LABARAQUE

Mon devoir : j'ai pris l'homme.

CAROLINE.

Et les vingt francs?

LABARAQUE.

Madame m'avait ordonné d'agir en douceur.

CAROLINE.

Et qu'en as-tu fait?

LABARAQUE.

Je les ai mis dans ma poche.

CAROLINE.

Je te parle de ton prisonnier.

LABARAQUE.

Je l'ai enfermé dans le jardin, où il se promène.

CAROLINE, à Labaraque.

Maintenant, dépêchons. Ce fauteuil ici (A droite.), en face du canapé (A gauche.); la table devant le fauteuil, et la sonnette sur la table. Il faut que rien n'y manque.

LAURE.

Mais que veux-tu donc faire?

CAROLINE.

Juger.

LAURE.

Juger!

LABARAQUE, étonné.

Est-ce possible? Madame veut juger comme feu M. le président!

CAROLINE.

Comme Perrin Dandin lui-même.

LABARAQUE.

Connais pas.

CAROLINE, à Laure.

Ce qui fait le juge, c'est la robe : je suis en fonds : toi aussi, ta robe noire se trouve maintenant de circonstance.

LAURE.

Tu n'attends pas de moi, j'espère, que je me prête à cette méchante plaisanterie?

CAROLINE

Silence, avocat! (A Labaraque.) Gendarme, allez chercher l'accusé.

LABARAQUE, stupéfait.

Qui ça? Moi, gendarme!

CAROLINE.

De quoi te plains-tu? Je te donne de l'avancement.

LABARAQUE, s'en allant, à part.

C'est un diable que cette femme-là!

Il sort par le fond.

SCÈNE V

LAURE, CAROLINE.

LAURE, se dirigeant vers la porte de gauche.

Bonne chance!

CAROLINE.

Où vas-tu?

LAURE

Attendre hors de portée la fin de cette belle aventure.

CAROLINE.

Reste, ou je croirai que tu as tes raisons pour t'en aller.

LAURE, s'éloignant.

Crois ce que bon te semblera.

CAROLINE.

Et je le dirai.

LAURE, s'arrêtant.

A qui?

CAROLINE.

A lui. Je lui dirai : « Monsieur... » Comment s'appelle-t-il? (Laure reste immobile et silencieuse.) N'importe. « Monsieur, madame veuve Picard, ma très-chère cousine, s'est sauvée parce qu'elle a peur de vous. »

LAURE, revenant sur ses pas.

Voici la preuve du contraire.

CAROLINE.

Brava!

LAURE.

Mais que veux-tu que je fasse?

CAROLINE.

Puisque tu n'es bonne à rien, fais l'huissier.

Laure s'assied sur une chaise près de la table, et Caroline sur le fauteuil, tournant le dos à la cheminée.

SCÈNE V

LABARAQUE, EDMOND, LAURE, CAROLINE.

LABARAQUE.

Madame, voilà M. le prisonnier.

CAROLINE.

Introduisez l'accusé.

Sur un signe de Labaraque, Edmond entre par la porte du fond. Il est vêtu en chasseur à la mode et tient d'une main son fusil, de l'autre son chapeau.

EDMOND, à part, en voyant Laure.

La voilà donc enfin!

LAURE, à part, regardant furtivement Edmond.

C'est bien lui!

CAROLINE, à part, les observant tous deux.

Je m'en doutais.

EDMOND, après un profond salut.

Mesdames, je commence par vous présenter tous mes respects et toutes mes excuses.

CAROLINE, montrant le fusil.

Une escopette à la main! (A Labaraque.) Garde imprudent!

EDMOND, tendant son fusil à Labaraque.

En vous voyant, mesdames, j'avais déjà rendu les armes.

CAROLINE.

L'accusé cherche à influencer la justice.

EDMOND, s'adressant de la voix à Caroline et du regard à Laure.

Il a si grand besoin d'indulgence! Je comprends toute l'étendue de la faute où m'a entraîné une passion irrésistible.

CAROLINE.

Une passion malheureuse.

EDMOND.

Jusqu'à présent, et je crains qu'elle ne le soit toujours.

CAROLINE.

En effet, mon garde, qui s'y connaît, assure que vous donnez peu d'espérance.

EDMOND.

On ne peut donner plus qu'on n'a.

CAROLINE.

Pourquoi persévérer dans ces tentatives malencontreuses?

EDMOND.

Mon penchant est plus fort que ma volonté. Dût-il me conduire à ma perte, je m'y abandonne sans résistance.

CAROLINE.

Et sans remords?

EDMOND.

Qu'on me demande tout, madame, sauf le repentir.

CAROLINE.

Impénitence finale! Il faut un exemple.

EDMOND.

Je suis prêt à subir toutes les peines qu'il vous plaira, mesdames, de m'infliger.

CAROLINE.

Commencez, monsieur, par vous asseoir, là, en face de nous, sur le canapé : c'est la sellette. (Edmond s'assied sur le canapé, faisant face aux deux dames. Labaraque va s'asseoir au fond sur un tabouret.) Pendant l'interrogatoire, vous, greffier... (A Laure.) — c'est à toi que je parle, — prenez le signalement de l'accusé.

LAURE, embarrassée.

Moi? Je veux rester étrangère à ces débats.

EDMOND, à Laure.

En certains cas, madame, l'indifférence est le plus cruel des châtiments.

CAROLINE.

Prenez garde, accusé! si vous sortez de la question, je vous y fais mettre.

EDMOND.

Les eux de mots sont-ils permis?

CAROLINE.

Le président peut tout se permettre, en vertu de son pouvoir discrétionnaire.

LABARAQUE, du fond.

Alors, si madame permettait, les signalements, c'est mon affaire.

CAROLINE, à Labaraque.

Va, signale, verbalise, sois heureux! (A Edmond.) Vous, monsieur le criminel, répondez. Votre nom?

EDMOND.

Edmond de Brenne.

CAROLINE.

Votre état?

EDMOND.

L'état des gens qui ne font rien : homme de lettres.

CAROLINE.

Vos moyens d'existence?

EDMOND.

Trente mille livres de rentes.

CAROLINE

A la bonne heure! Votre âge?... Un instant. Avant de répondre, songez que, n'étant pas femme, vous n'avez pas le droit de mentir sur cet article. Votre âge?

EDMOND.

Trente ans.

CAROLINE.

Pour le moment, c'est bien; mais, dans l'avenir, ayez soin de maintenir l'équilibre : les rentes doivent s'accroître en raison des années.

EDMOND.

Il me reste deux oncles, madame.

CAROLINE.

On vous accordera du temps. Vos papiers?

EDMOND.

Je n'ai sur moi que des cartes de visite.

CAROLINE.

Chasser sans permission du propriétaire et sans permis du gouvernement! double délit. A l'amende pour les pauvres!

EDMOND.

A qui dois-je payer, madame?

LABARAQUE, s'avançant.

A moi, monsieur.

CAROLINE, à Labaraque.

Doucement, bonhomme! on vous a déjà donné.

LABARAQUE

Madame, je suis pauvre.

CAROLINE.

Mais tu n'es pas honteux. (Elle fait signe à Labaraque de reprendre sa place au fond; celui-ci se retire d'un air piteux.) Les pauvres ont ici leur aumônière. Laure, tu ne peux cette fois te récuser : remplis tes fonctions.

LAURE, se levant toute troublée.

Mais je n'ai rien pour recevoir.

CAROLINE.

Eh bien, tends la main. Il n'y a pas de honte quand c'est pour les autres.

Laure s'avance à pas comptés vers Edmond et lui tend timidement la main à distance.

EDMOND, se levant.

Si madame m'offre sa main, je suis homme à la prendre.

Laure recule vivement

CAROLINE, agitant la sonnette.

Accusé, il s'agit de donner seulement. (Elle se lève et présente à Edmond le sac de bonbons.) Voici le sac aux douceurs. Écus et bonbons y feront bon ménage ensemble.

EDMOND.

Offrez-vous, madame, ou demandez-vous?

CAROLINE.

L'un et l'autre.

EDMOND, prenant le sac.

Merci. (Il mange un bonbon.) Excellent! Vraie crème de pistache à la vanille.

CAROLINE.

Vous êtes connaisseur. (Allant à Labaraque.) Eh bien, où en es-tu?

LABARAQUE.

Ça avance, madame; mais c'est si difficile, le travail de tête!

EDMOND, présentant à Laure le sac où il a déposé une lettre et un billet de banque; à demi-voix.

Pour vos beaux yeux, madame.

LAURE, refusant, à demi-voix.

Pour les pauvres, monsieur.

EDMOND, de même.

J'ai mis ensemble les deux offrandes.

LAURE, de même.

Il y en a une que je ne saurais accepter.

CAROLINE, du fond.

Eh bien, qu'y a-t-il encore là-bas?

EDMOND, à voix haute.

Madame refuse mes billets.

CAROLINE, s'avançant.

Moi, je les prends.

LAURE, vivement.

Non! puisqu'ils ont cours forcé, je les accepte... (Elle prend le sac, et s'adressant à Edmond.) sous bénéfice d'inventaire.

LABARAQUE, s'avançant avec importance.

Madame, voilà le signalement complet.

CAROLINE, prenant le papier que lui présente Labaraque.

Voyons. (Elle lit.) « Taille ordinaire, cheveux ordinaires, sourcils ordinaires, front ordinaire, yeux ordinaires, nez ordinaire, bouche ordinaire... » Voilà la justice bien informée!

LABARAQUE.

Dame! madame, c'est comme ça sur tous les passeports.

CAROLINE, lui rendant le papier.

Ajoute au moins un signe particulier.

LABARAQUE.

Lequel?

CAROLINE.

Homme d'esprit. (Edmond s'incline en signe de remerciment.)

LABARAQUE.

A quoi ça se voit-il?

CAROLINE.

Monsieur se connaît en bonbons et n'entend rien à la chasse.

LABARAQUE.

Mais, madame, feu M. le président chassait bien.

CAROLINE.

Tu chasses encore mieux.

LABARAQUE.

Comprends pas.

CAROLINE, allant se remettre au fauteuil et agitant la sonnette.

Le tribunal, sans en avoir délibéré, sans écouter ni avocat, ni substitut, ce qui le dispense de dormir; attendu que l'accusé, pris en flagrant délit, confesse d'ailleurs son forfait; vu les circonstances atténuantes et aggravantes, le condamne sans appel ni recours en cassation à... — Quelle heure est-il?

LABARAQUE, à part.

Quelle platine!

EDMOND, tirant sa montre.

Midi.

CAROLINE, reprenant.

A faire ici dix heures de prison et à manger dans la journée tout le gibier qu'il a tué ce matin.

EDMOND.

Ah! madame, vous êtes sans pitié.

CAROLINE.

Un condamné a vingt-quatre heures pour maudire ses juges.

EDMOND.

Et toute sa vie pour les bénir.

CAROLINE, à Labaraque.

Gendarme, conduisez le prisonnier au cachot.

LABARAQUE.

Où ça? Dans la cave?

CAROLINE.

Ame charitable! tu fais pour autrui comme tu voudrais que l'on fît pour toi.

LABARAQUE, à Edmond.

Allons, monsieur, suivez-moi.

EDMOND, souriant.

Dans la cave?

CAROLINE, à Labaraque.

Dans la chambre bleue.

LABARAQUE, scandalisé.

La chambre de feu monsieur!

CAROLINE, à Edmond.

Vous êtes prisonnier sur parole.

EDMOND.

Je voudrais l'être à perpétuité.

CAROLINE, avec un geste solennel.

Allez! la séance est levée.

Edmond salue et sort par le fond, à droite.

LABARAQUE, le suivant, à part.

En voilà une manière de traiter les braconniers! (Sur le seuil de la porte.) La chambre de feu monsieur!

SCÈNE VII

CAROLINE, LAURE.

LAURE, très-agitée.

Décidément, Caroline, tu es folle.

CAROLINE, avec sang-froid.

Pourquoi?

LAURE.

Retenir ce jeune homme ici pour toute la journée!

CAROLINE.

Il n'est pas désagréable.

LAURE.

Raison de plus. Que dira-t-on?

CAROLINE.

Qu'un galant homme est venu, par mégarde, chasser sur mes terres, que je l'ai invité à dîner et qu'il nous a fait danser au bal du village. Où est le mal?

LAURE.

Il en faut éviter jusqu'à l'apparence. Deux femmes seules!

CAROLINE.

Un chef de famille! un dragon de vertu! nous nous servons de chaperon l'une à l'autre.

LAURE.

On ne conjure pas un danger par des plaisanteries.

CAROLINE.

Le fait est que j'ai commis une imprudence.

LAURE.

Je te le disais bien!

CAROLINE.

Si c'était un voleur!

LAURE.

Avec trente mille livres de rente?

CAROLINE.

Il y en a de plus riches. Qu'en sait-on, d'ailleurs?

LAURE.

Moi, je ne réponds de rien.

CAROLINE.

Ni répondant, ni passe-port! As-tu remarqué ses airs mystérieux et ses mots à double entente? Je vais faire sonner le tocsin et convoquer la garde nationale.

LAURE.

Autre folie!

CAROLINE.

Que veux-tu? J'ai lu dans les journaux des histoires effrayantes. Deux femmes seules, en effet, dans un château gardé par un invalide! Il y a de quoi tenter un chef de bande. (Appelant.) Labaraque! Labaraque! — Ah! mon Dieu! il ne répond pas. Pourvu qu'il soit encore en vie! (Appelant.) Labaraque!

SCÈNE VIII

CAROLINE, LABARAQUE, LAURE.

LABARAQUE, accourant.

Voilà, voilà, madame!

CAROLINE, saisissant le bras de Labaraque.

Mon brave Labaraque! mon vieil ami.

LABARAQUE, saluant.

Madame est bien honnête.

CAROLINE.

Quelles nouvelles?

LABARAQUE.

Ce beau monsieur s'installe tout à son aise.

CAROLINE.

Tu n'as rien vu de suspect?

LABARAQUE

A vrai dire, madame, tout ça n'est pas clair.

CAROLINE.

Je frissonne. (A Laure.) Et toi?

LABARAQUE.

A peine nous sortions...

CAROLINE.

Des portes de Trézène?

LABARAQUE.

Connais pas.

CAROLINE.

Achève ton récit. Qu'a fait le monstre?

LABARAQUE.

Il a fait signe par la fenêtre à son domestique.

CAROLINE.

D'où sort-il, ce domestique-là?

LABARAQUE.

Du cabaret, bien sûr; car je ne l'ai pas vu sur le terrain.

CAROLINE.

Un vrai domestique?

LABARAQUE.

En livrée.

CAROLINE.

C'est rassurant.

LABARAQUE.

Il est arrivé avec une malle qui ressemble à un portefeuille; et ils en ont tiré un tas de brosses et de petites bouteilles, et des savons, en veux-tu, mon maître, en voilà! Et il se lave, et il se lave!... Feu monsieur ne se lavait pas tant.

CAROLINE, lui montrant la porte.

Assez!

LABARAQUE.

J'y vais, madame.

CAROLINE.

Obéissance passive. Marche!

SCÈNE IX

CAROLINE, LAURE.

CAROLINE.

La question n'est plus douteuse. Ce jeune homme en veut à l'une de nous deux. Reste à savoir laquelle. — Où est le sac?

LAURE.

Là, sur la cheminée.

CAROLINE, fouillant le sac, et retirant un billet de banque.

Tiens! il n'y a plus qu'un billet. Où est donc l'autre?

LAURE.

Quel autre?

CAROLINE.

Il y en avait au moins deux. M. de Brenne et toi, vous disiez les billets, au pluriel.

LAURE.

C'est une manière de parler en général.

CAROLINE.

J'aurais cru plutôt qu'il s'agissait d'un cas particulier.

LAURE.

Tu t'es trompée.

CAROLINE.

Sans nul doute. Ce n'est pas toi qui voudrais faire tort aux pauvres.

LAURE.

A personne.

CAROLINE.

Si ce n'est à toi-même.

LAURE.

Je sais ce qui me convient.

CAROLINE

Te convient-il de l'épouser?

LAURE.

Par exemple!

CAROLINE.

Non?

LAURE

Certainement non.

CAROLINE.

Réfléchis bien.

LAURE.

Toutes mes réflexions sont faites.

CAROLINE.

Une fois, deux fois, c'est bien entendu : tu n'en veux pas? Je me l'adjuge.

LAURE.

Toi, l'épouser?

CAROLINE.

Pourquoi non? Il est beau, spirituel, distingué : j'aurai

pour m'approuver tous les gens de goût. Il est riche : tous les sots battront des mains. L'unanimité des suffrages, à commencer par le tien!

LAURE.

Et cette liberté, dont tout à l'heure encore tu te montrais si fière! Et ces bonheurs du veuvage, énumérés avec tant d'éloquence complaisante! C'en est donc fait, tu vas renoncer à cette dignité de femme libre, où tu exploitais si largement la bonne volonté des lois? Adieu la couronne de pampres! Adieu le trône de gerbes dorées! Pauvres brebis, cherchez qui vous mènera aux victoires des concours régionaux! Rassurez-vous, monsieur le maire! Et vous, candidats menacés du conseil municipal, reprenez l'espérance de vos légitimes ambitions. L'héroïne, l'amazone, la Diane, l'orgueilleuse reine du veuvage farouche, ma cousine elle-même, la voilà qui abdique les émotions de la lutte et les gloires de l'empire, pour convoler à des plaisirs plus féminins. Et ce bâton de commandement qu'elle portait d'une main si ferme et si preste, elle va le déposer avec son cœur aux pieds d'un Endymion parisien.

CAROLINE.

Doucement! Je m'étais gardée à carreau. — En attendant, ai-je dit, qu'il devienne plus doux d'obéir que de commander. — Il me sera très-doux d'obéir à celui-là.

LAURE.

Mais tu ne le connais pas!

CAROLINE.

Ce qu'ignore l'esprit, le cœur le devine.

LAURE, inquiète.

Est-ce que tu l'aimerais?

CAROLINE, confidentiellement.

Je crois que oui.

LAURE.

Déjà!

CAROLINE.

Tout va si vite aujourd'hui! La sympathie marche le train du siècle : quinze lieues à l'heure.

LAURE, émue.

Caroline, prends garde!

CAROLINE.

A quoi?

LAURE.

S'il en aimait une autre?

CAROLINE.

Qui? toi! Tu t'es généreusement mise hors de concours. Quant au reste du troupeau, lui ferions-nous donc l'honneur de le craindre?

LAURE.

Réfléchis bien.

CAROLINE.

Il n'y a plus de réflexions à faire : tu les as toutes faites. Le moment est venu de livrer bataille : je vais me mettre sous les armes. Vaincre ou mourir!

Elle sort, à droite.

SCÈNE X

LAURE, seule.

Elle regarde de tous côtés avec précaution pour bien s'assurer qu'elle est seule ; puis elle tire de sa poche la lettre d'Edmond, qu'elle examine avec une curiosité rêveuse. Après un moment de réflexion, elle allume une bougie placée sur la table, approche la lettre de la flamme, la retire, hésite, soupire, met le feu à l'extrémité du papier, qu'elle éteint précipitamment dès qu'il commence à brûler, et finit par lire en tremblant la lettre sauvée de l'incendie.

Des vers! (Elle lit.)

Si vous étiez l'étoile blonde
Qui brille au firmament le soir,
Je voudrais, ma belle, être l'onde
Du lac qui lui sert de miroir.

Je voudrais, si vous étiez rose,
Être l'esprit gardien des fleurs
Qui les balance et les arrose,
Et boit leurs parfums et leurs pleurs.

Dans le ciel, ange au saint délire,
Si vous chantiez, loin des humains,
Je voudrais, immortelle lyre,
Vibrer à jamais sous vos mains.

Et si dans la flamme éternelle
Dieu vous plongeait, ô mes amours!
Je voudrais, compagnon fidèle,
Avec vous y brûler toujours.

J'obéis au destin, Madame,
Quand je suis vos pas adorés :
Il faut que j'aille où va mon âme,
Il faut que j'aille où vous irez.

Elle retourne vers la table, souffle la bougie, baise la lettre et la cache dans son corsage; puis, voyant entrer Edmond, elle passe vivement à gauche, comme pour sortir.

SCÈNE XI

LAURE, EDMOND

EDMOND, en toilette de visite.

Eh quoi! madame, vous me fuyez encore?

LAURE.

Tant que vous me poursuivrez, monsieur.

EDMOND.

Un mot, de grâce!

LAURE, s'éloignant.

Un seul : Adieu.

EDMOND, immobile.

C'est-à-dire : Au revoir.

LAURE, s'arrêtant.

Comment l'entendez-vous?

EDMOND.

Invité, condamné par la bonté de votre cousine à passer ici le reste de la journée, j'espère avoir encore le bonheur de me rencontrer avec vous, madame, ne fût-ce qu'à table.

LAURE.

Détrompez-vous, monsieur; j'attendrai dans ma chambre le moment de votre départ.

EDMOND, *la saluant tristement.*

Je ne vous le ferai pas attendre longtemps.

LAURE.

Vous partez?

EDMOND.

Je n'étais venu que pour vous, et ma présence vous chasse.

LAURE.

A merveille! vous venez, vous partez à votre fantaisie, sans vous occuper des conséquences, me laissant la responsabilité de vos coups de tête.

EDMOND.

Ne m'ayant pas reconnu, madame, vous n'êtes pas obligée de me connaître.

LAURE.

Et que pensera ma cousine?

EDMOND.

Elle ne s'étonnera pas moins de votre absence que de la mienne. Et s'il faut que l'un de nous deux s'en aille, mieux vaut encore que ce soit moi.

LAURE.

Il faut donc que je reste pour vous retenir?

EDMOND.

Comme il vous plaira, madame.

LAURE.

Je n'ai plus qu'à me résigner.

Elle s'assied à gauche sur le canapé.

EDMOND. Il s'assied à droite sur une chaise.

Résignons-nous.

LAURE.

Eh bien, monsieur, qu'avez-vous à me dire?

EDMOND.

Plus rien, madame.

LAURE.

Vous paraissiez tout à l'heure si pressé de me parler?

EDMOND.

Je désirais vous adresser une question; mais vous y avez répondu d'avance.

LAURE.

Comment?

EDMOND.

Par votre attitude.

LAURE.

Je ne la savais pas si éloquente.

EDMOND.

J'aurais voulu qu'elle le fût moins.

LAURE.

Il me serait difficile d'en juger, ne connaissant ni la question que vous ne m'avez pas adressée, ni la réponse que j'y ai faite.

EDMOND.

Je voulais vous demander, madame, si ma lettre avait trouvé grâce à vos yeux.

LAURE.

Oui, monsieur.

EDMOND, se levant avec un cri de joie.

Ah!

LAURE, froidement.

Vous me l'aviez imposée, je l'ai brûlée.

EDMOND, consterné.

Brûlée!

LAURE.

Tenez, la bougie fume encore.

EDMOND.

Sans la lire?

LAURE.

A quoi bon? Ne savais-je pas d'avance ce qu'elle pouvait contenir?

EDMOND, piqué.

Peut-être!

LAURE.

C'était donc une surprise?

EDMOND, vivement.

Plus encore, madame : une mise en demeure.

LAURE.

En vérité?

EDMOND.

Il serait facile de vous en convaincre, si la lettre n'était pas brûlée.

LAURE, avec une pointe d'ironie.

Je commence à regretter qu'elle le soit.

EDMOND.

Il y a remède à tout.

LAURE.

Même au feu?

EDMOND, tranquillement.

Cette lettre que vous ne pouvez plus lire, il ne tiendrait qu'à vous de l'entendre.

LAURE.

Vous vous la rappelez?

EDMOND.

D'un bout à l'autre.

LAURE.

Quelle mémoire!

EDMOND.

Je sais mes classiques par cœur, madame : et les lamentations du Cid, pour sublimes qu'elles soient, m'intéressent moins que l'humble histoire de mes sentiments.

LAURE.

C'est jouer de bonheur : à ce billet brûlé, je n'aurai rien perdu de votre style, monsieur, et j'y gagne les grâces de la diction.

EDMOND.

Si vous daignez m'entendre, madame, je dirai les choses comme je les ai écrites, avec la simplicité d'une âme sincère.

LAURE, prenant une attitude nonchalante.

J'écoute comme si c'était du Corneille.

EDMOND.

Sauf à rire comme si c'était du Molière.

LAURE, sérieuse.

Je n'ai pas l'esprit de Célimène; elle n'avait pas mon cœur.

EDMOND, avec passion.

Eh bien, madame, c'est à votre cœur que je m'adresse

LAURE, reprenant le ton railleur.

Pour le mettre en demeure?

EDMOND, froid.

Précisément.

LAURE.

Voyons les termes de la signification.

EDMOND, récitant une lettre qu'il improvise.

Madame, le moment est venu de mettre fin à mes longues incertitudes. Excusez une hardiesse de langage à laquelle

je ne vous avais point habituée; mais ma situation est devenue intolérable, et j'en veux sortir à tout prix.

LAURE.

C'est le commencement de la lettre?

EDMOND.

Oui, madame.

LAURE.

De la lettre que je viens de brûler?

EDMOND.

Mot pour mot.

LAURE, à part.

Les hommes sont menteurs.

EDMOND.

Me permettez-vous de continuer?

LAURE.

Je vous en prie. Le début promet.

EDMOND.

La suite tient parole.

LAURE.

Nous verrons bien.

EDMOND.

Je reprends. Ma situation est devenue intolérable, et j'en veux sortir à tout prix.

LAURE.

J'entends bien. Vous l'avez déjà dit.

EDMOND.

Je ne répète la phrase que pour renouer le fil de mes idées. Lorsqu'on récite de mémoire, c'est comme si l'on dictait.

LAURE.

Cela se ressemble en effet beaucoup.

EDMOND, reprenant.

Madame, je vous aime depuis longtemps, depuis le jour où je vous ai vue pour la première fois. Mais déjà c'en était

fait : vous étiez mariée; vous étiez perdue pour moi. J'enfermai dans mon cœur une passion sans espoir. Mais il me restait au moins la consolation du rêve. Je pouvais encore me dire : Qui sait? peut-être m'aimerait-elle si elle était libre! Vous l'êtes depuis deux ans, madame, et je ne puis plus, hélas! me faire illusion. Après avoir, tantôt sous un prétexte et tantôt sous un autre, évité ma présence ou repoussé mes prières, tout à coup vous fuyez comme devant un ennemi, sans ajournement, sans promesse de retour, sans un mot d'adieu, sans laisser derrière vous une lueur d'espérance; vous disparaissez en cachant vos traces; vous vous réfugiez au loin, à la campagne, dans une maison inconnue et fermée, où je ne pouvais arriver que par une découverte, où je ne pouvais entrer que par escalade, au prix du ridicule, au risque d'une avanie! Ah! j'en appelle à votre justice; est-ce là, madame, la récompense que méritait un amour si tendre, si résigné, si persévérant? Et qu'auriez-vous fait de plus contre ma haine? Ayez pitié de moi! je suis trop malheureux; et vraiment, je ne l'ai pas mérité.

Il se jette à genoux.

LAURE, cherchant à dompter son émotion.

Ah! ceci n'était pas dans la lettre.

EDMOND, se relevant accablé.

Pardonnez-moi, madame; je n'ai pas votre sang-froid.

LAURE, sérieusement, se levant.

Vous avez raison, monsieur, il ne faut pas faire d'esprit dans les choses de cœur. Je vous parle sérieusement, en toute sincérité. A n'écouter que l'amour-propre, je pourrais m'enorgueillir d'avoir été distinguée par un homme tel que vous. J'aime mieux vous dire combien je suis touchée, jusqu'au fond de l'âme, d'une affection si loyale et si délicate. Soyez digne de vous-même, soyez généreux jusqu'au bout; et, pour ne point humilier une reconnaissance malheureusement impuissante, accueillez avec indulgence le

seul témoignage que je vous en puisse offrir : acceptez mon amitié.

EDMOND.

Votre amitié, madame! c'est trop ou trop peu; c'est plus que je ne mérite, et moins que je ne désire.

LAURE.

Voilà le malheur! voilà, monsieur, la cause de nos malentendus. Vous n'acceptez pas ce que je vous offre de bon cœur, et je ne puis vous donner ce que vous me demandez.

EDMOND.

Pourquoi? Répondez franchement, madame. Est-ce que je vous déplais?

LAURE.

Je ne sais personne à qui l'on confierait mieux le bonheur d'une femme.

EDMOND.

Oui, confiez-la-moi, cette chère destinée, dont je ferais la mienne. Si un dévouement de toute la vie, si une tendresse de toutes les heures, si les transports toujours nouveaux d'une âme toujours la même peuvent faire ici-bas le bonheur d'une femme, je vous le jure tranquillement, vous serez heureuse.

LAURE, attendrie.

Je vous crois, monsieur, je vous crois, et je vous remercie. Cette félicité que vous promettez d'une âme si convaincue et que vous peignez d'une parole si ardente, je la comprends sans doute, mais je ne saurais la désirer qu'en la regrettant.

EDMOND.

Où donc est l'obstacle, s'il n'est en moi?

LAURE.

Dans le passé.

EDMOND.

Madame, je n'oublierai pas le respect qu'on doit à ceux

qui ne sont plus. Mais la vie n'est pas moins sacrée. Elle succède et son droit commence où finit l'autre. N'immolez pas mon espérance à d'inutiles regrets, ne l'enterrez pas vivante dans un tombeau qu'elle ne connaît pas.

LAURE.

Moi, je le connais, monsieur; ma conscience y repose à côté de mes souvenirs. Je suis plus obligée qu'on ne l'est d'ordinaire, et plus que vous ne sauriez croire, envers la mémoire de mon mari.

EDMOND.

Est-ce sa fortune qu'il vous répugne de transmettre à un autre? La mienne est à vos pieds · puisse-t-elle vous suffire! Pour moi, vous en aurez doublé la valeur en daignant la partager.

LAURE.

Entre gens de cœur, l'argent ne fait pas question.

EDMOND.

Voilà pourquoi je m'étonne, voilà pourquoi je me désespère d'une résistance dont je ne puis ni vaincre l'obstination, ni pénétrer le mystère.

LAURE.

Ne le tentez pas davantage. Dans notre intérêt commun, monsieur, pour notre repos à tous deux, je vous en prie, renoncez à de vaines recherches, ne vous acharnez pas à l'impossible. Ma résolution est inébranlable et mon secret mourra avec moi.

EDMOND.

Je devine : vous aimez quelqu'un!

LAURE.

Personne. Je ne veux aimer personne. Le deuil que je continue à porter est le témoignage de mes engagements vis-à-vis de moi-même, et vous prouve que, fidèle au passé, je ne prévois et n'accepte aucun changement pour l'avenir.

EDMOND.

Et ces vêtements sévères, vous ne les quitterez jamais?

LAURE, avec effort.

Jamais!

EDMOND, après un moment de silence.

Adieu, madame!

LAURE, essayant de sourire.

Au revoir!

EDMOND.

Adieu pour jamais!

LAURE, d'une voix altérée.

Pour jamais?

Edmond s'éloigne sans répondre. Arrivé à la porte du fond, il rencontre sur le seuil Caroline en grande toilette.

SCÈNE XII

CAROLINE, EDMOND, LAURE.

CAROLINE, à Edmond.

Halte là! monsieur. Quoi! l'on vous laisse prisonnier sur parole, et vous vous évadez! Il faut donc vous faire garder à vue? Je m'en vais vous dépêcher Labaraque; (A Laure.) car, pour toi, décidément tu n'es bonne à rien.

LAURE, examinant Caroline de la tête aux pieds.

Tu es restée si longtemps à ta toilette!

CAROLINE, avec fierté.

Mais aussi quel résultat! Que dis-tu de ma robe?

LAURE, avec une petite moue dédaigneuse.

Heu! j'aime mieux l'autre.

CAROLINE.

C'est donc que celle-ci me va mieux?

LAURE.

Et tu mets des fleurs dans tes cheveux pour un bal champêtre?

CAROLINE

Où les fleurs seront-elles de mise, si ce n'est à la campagne? Vois le jardin.

LAURE, à part.

La coquette!

CAROLINE, à Edmond, qui est allé s'asseoir à droite.

Eh bien, monsieur de Brenne, que faites-vous donc au fond de ce grand fauteuil? Dieu me pardonne! vous dormiez.

EDMOND, se levant

Veuillez m'excuser, madame: je me sentais un peu fatigué.

CAROLINE.

Voilà ce que c'est que d'aimer trop la chasse. Mais je me charge de votre guérison. Rien ne repose de la marche comme la danse.

LAURE, bas à Caroline.

Vraiment, tu vas danser?

CAROLINE.

Pour deux. (A Edmond.) Sommes-nous prêts? Mes gants... mon éventail... Et notre bourse que j'oubliais! (Elle va prendre sur la cheminée le sac où Edmond a déposé un billet de banque, y dépose elle-même sa bourse, et remet le tout à Edmond.) A nous deux, monsieur de Brenne. Je donnerai les bonbons aux enfants, vous donnerez l'argent à leurs mères. C'est aujourd'hui fête pour tout le monde. Et comme il faut que chacun s'amuse à sa manière, (A Laure.) je t'accorde deux heures de mélancolie, en pleine solitude. (Prenant le bras d'Edmond.) Et nous, au bal!

Elle sort avec Edmond par le fond.

SCÈNE XIII

LAURE, seule.

Les voilà partis, ensemble! Et me voilà seule en face de moi-même, maintenant et toujours. Je l'ai voulu : je le

devais. (Elle va à la fenêtre et promène ses regards sur la campagne.) La belle journée d'automne! Et qu'il ferait bon vivre aujourd'hui! Partout le calme, partout une joie pénétrante et profonde. L'étang reflète les ardeurs du soleil; la brise, chargée de parfums, s'endort au frémissement des roseaux; tandis qu'au loin les ramiers emplissent de leurs roucoulements le feuillage mystérieux des chênes. (On entend la musique du bal.) Et les hommes aussi; même les pauvres! Bras dessus, bras dessous, les amoureux s'en vont à la danse. Voici la vieille Jeanne, accompagnée de sa famille, nombreuse comme une tribu. Sa petite-fille ferme la marche, portant son dernier-né dans les bras, traînant l'autre accroché à sa robe. Moi seule, au milieu de cette vie heureuse, parmi tant d'allégresse partagée, seule, sans avenir, sans famille, sans amour... Ah! je me croyais plus forte!

Elle se laisse tomber en pleurant sur le canapé.

SCÈNE XIV

LAURE, LABARAQUE.

LABARAQUE.

Ah! ça va bien, madame, ça va très-bien.

LAURE.

Quoi donc!

LABARAQUE.

Pendant que vous restez ici toute seule à faire votre veuvage en conscience, madame est là-bas qui mène le sien militairement. On cause, on rit, on danse, on se trémousse, que ça fait plaisir à voir; et des mines comme-ci, et des révérences comme-ça! Je parie qu'avant un mois elle l'épouse.

LAURE.

Épouser un homme sans le connaître!

LABARAQUE.

Dame! on s'embrasse déjà devant tout le monde.

LAURE, se levant brusquement.

Vous dites que ma cousine a embrassé M. de Brenne?

LABARAQUE, interloqué.

Faut avouer que c'est l'usage. Au commencement de la bourrée, chaque danseur embrasse sa danseuse.

LAURE.

Les paysannes, soit; mais une femme du monde!

LABARAQUE.

Une veuve!

LAURE.

Eh! veuve ou non, qu'importe?

LABARAQUE.

Il importe beaucoup, madame; et voilà le scandale.

LAURE.

Où? Comment? Pourquoi?

LABARAQUE.

Madame sait bien que la femme doit fidélité à son mari.

LAURE.

Même après la mort?

LABARAQUE.

Jusqu'à la consommation des siècles, comme on dit. Ainsi, voilà moi, par exemple, si j'avais le malheur de décéder, et que mon épouse aurait la lâcheté d'en épouser un second, je reviendrais tout exprès de l'autre monde pour la tourmenter la nuit.

LAURE.

Vous vous contentez maintenant de la tourmenter le jour.

LABARAQUE.

Pas assez, madame. M'est avis qu'à cette heure les femmes s'émancipent un peu trop. Autrefois, elles servaient

le mari debout derrière sa chaise; elles restaient à la maison, occupées matin et soir à soigner les marmots, à veiller le pot-au-feu, à raccommoder les culottes, pendant qu'on allait à ses affaires, ou qu'on vidait une bouteille avec les amis; elles ne sortaient qu'une fois la semaine pour aller à la grand'messe. Aujourd'hui, c'est plus ça : elles se mettent à table avec le bourgeois, sans façon; elles ne le laissent plus aller tranquillement au cabaret, et elles veulent danser tous les dimanches. Moi, madame, je ne suis pas un moderne; et quand ma femme s'avise de vouloir chanter sur cet air-là, je l'accompagne avec une trique.

LAURE.

Aimable homme! Honnête époux! Digne conservateur des saines traditions!

LABARAQUE.

Madame est faite pour me comprendre. Voilà ce que j'appelle une honnête femme! Rester solidement veuve d'un mari qui n'était pas beau, ma foi! et porter toujours ces vilains habits de deuil, qui vous vont si mal! Vous avez mon estime.

LAURE, brusquement.

Je n'en ai que faire. Je te déteste, toi, tes compliments, ton pot-au-feu, ta morale et ta trique.

Elle sort précipitamment à gauche.

SCÈNE XV

LABARAQUE, seul.

Fiez-vous donc aux femmes! En voilà une que je croyais bonne comme un petit ange du bon Dieu; elle est plus méchante que madame Labaraque elle-même. Ainsi!

SCÈNE XVI

EDMOND, CAROLINE, LABARAQUE.

CAROLINE.

Labaraque, va dire qu'on presse le dîner.

LABARAQUE, à part.

On va donner à l'intrus la place de feu monsieur. Encore si ce n'était qu'à table!

Il sort.

SCÈNE XVII

EDMOND, CAROLINE.

CAROLINE, à part.

Il faudra bien qu'il parle, bon gré, mal gré. (Haut.) La danse m'a donné un appétit! Et vous donc, vous devez mourir de faim. J'ai oublié ce matin de vous offrir à déjeuner. Je ne sais vraiment où j'ai la tête.

EDMOND.

Rassurez-vous, madame : j'avais déjeuné avant de partir.

CAROLINE.

C'est prudent, pour un téméraire.

EDMOND.

Vous m'accusez de témerité?

CAROLINE.

Je n'accuse pas, je constate. (Une pause.) Où peut-on déjeuner par ici?

EDMOND.

A l'auberge.

CAROLINE.

Vous étiez à l'auberge?

EDMOND.

Oui, madame.

CAROLINE.

En attendant mieux, prenez au moins du repos : vous l'avez bien gagné. (Ils s'asseyent ensemble sur le canapé.) Voulez-vous bien vous charger d'une commission?

EDMOND.

Trop heureux, madame.

CAROLINE.

Pour où?

EDMOND.

Pour l'endroit où il vous plaira de m'envoyer.

CAROLINE.

Où demeurez-vous?

EDMOND.

A Paris.

CAROLINE.

Naturellement. Vous n'aimez pas la campagne?

EDMOND.

Je l'adore.

CAROLINE.

En poëte, dans le lointain; mais vous n'y allez jamais.

EDMOND.

J'y passe une partie de l'année.

CAROLINE.

En touriste, de ci, de là, suivant la fantaisie.

EDMOND.

Pardon : j'habite une terre de famille, où je suis né.

CAROLINE.

De quel côté?

EDMOND.

En Dauphiné.

CAROLINE.

Un beau site?

EDMOND.

Magnifique. Des eaux vives, des pâturages, des bois, les Alpes qui rappellent la Suisse, un soleil qui annonce le Midi.

CAROLINE.

Et la chasse?

EDMOND.

Superbe.

CAROLINE.

J'ai toujours eu envie de voir ce pays-là.

EDMOND.

Je regrette de n'être pas marié pour vous le montrer.

CAROLINE, minaudant.

Il ne tiendrait qu'à vous peut-être.

EDMOND.

Hélas! non, madame.

CAROLINE.

Quand partez-vous?

EDMOND.

Ce soir même.

CAROLINE.

Déjà?

EDMOND.

Il le faut bien.

CAROLINE.

Vos affaires sont terminées?

EDMOND.

Je n'ai pas d'affaires, Dieu merci!

CAROLINE, à part.

Bon! (Haut.) Comment avez-vous trouvé notre bal de village?

EDMOND, avec indifférence.

Charmant!

CAROLINE, avec un air de doute.

Charmant?

EDMOND, avec galanterie.

Surtout au commencement de la bourrée.

CAROLINE, jouant de l'éventail.

Vous me feriez rougir.

EDMOND, s'excusant.

Oh! madame!

CAROLINE, reprenant très-vite.

Si cela tirait à conséquence; mais en Berri, l'on fait encore les choses comme jadis, à la bonne franquette, et sans entendre malice à rien. (A part.) Ça ne mord pas. (Haut.) Vous avez vu le camp de César?

EDMOND.

Vous avez un camp de César?

CAROLINE

Très-remarquable. Trois ou quatre vieilles buttes enfouies sous les châtaigniers. Dernièrement, on a découvert la moitié d'un casque et une marmite romaine très-bien conservée, qui ont fait l'admiration des connaisseurs.

EDMOND, distrait.

En vérité?

CAROLINE.

Vous l'ignoriez? vous, un savant!

EDMOND.

Je ne sais pas même comment s'appelait Châteauroux en latin.

CAROLINE, très-sérieuse.

A merveille! Récapitulons. Vous n'êtes pas archéologue; vous n'avez pas d'affaires; vous descendez à l'auberge, ne connaissant personne; vous demeurez à Paris; vous avez en Dauphiné une terre patrimoniale et une chasse superbe à vous! Que venez-vous donc faire ici?

EDMOND, se levant, avec embarras.

Que voulez-vous que je vous dise, madame?

CAROLINE, se levant aussi.

La vérité.

EDMOND.

Vous avez raison, madame. Je vous dois l'explication de mon étrange conduite; et je ne demanderais pas mieux que de vous parler à cœur ouvert; mais...

Il hésite.

CAROLINE.

Eh bien?

EDMOND.

Je n'ose.

CAROLINE, avec coquetterie.

Je vous fais peur?

EDMOND.

Loin de là.

CAROLINE.

Je ne suis pas si méchante que le dit ma cousine; et ce n'est plus au juge que vous avez affaire.

EDMOND.

Eh bien, madame, s'il faut tout vous dire...

CAROLINE, baissant les yeux.

Je suis prête à tout entendre.

EDMOND.

Supposez une de ces passions insensées qui ne laissent plus à un homme la libre disposition de lui-même...

CAROLINE, à part.

Allons donc! (Haut.) J'ai trop bonne opinion de vous, monsieur, pour croire que vous soyez venu ici chercher une aventure.

EDMOND, vivement.

Mon respect égale mon amour.

CAROLINE.

Il s'agit donc d'un bel et bon mariage?

EDMOND.

C'était le plus cher de mes vœux, c'était ma seule ambition.

CAROLINE.

La fin justifie les moyens.

EDMOND.

Merci, madame. Votre indulgence me servira de consolation dans mon malheur.

CAROLINE.

Il ne faut pas désespérer si vite. Ce mariage...

EDMOND.

Est impossible.

CAROLINE, à part.

Eh! dis donc pourquoi! (Haut.) Mon Dieu! ne vous en ai-je pas dit assez pour vous encourager, monsieur? Faudrait-il vous déclarer en face qu'à première vue vous ne me déplaisez pas?

Elle se cache la figure derrière son éventail.

EDMOND, atterré.

Eh quoi, madame, c'est de vous qu'il était question?

CAROLINE.

De qui donc?

EDMOND.

Ah! je n'étais pas assez malheureux!

CAROLINE, à part.

Pauvre garçon!

EDMOND.

Ah! madame, comment vous exprimer mes regrets de l'erreur qu'involontairement je vous ai fait commettre?

CAROLINE.

Eh quoi! je me trompais, monsieur, et vous vous taisiez!

EDMOND.

Ma surprise est la seule cause de mon silence. Puisse-t-elle en être aussi l'excuse!

CAROLINE, se laissant tomber sur le fauteuil à droite.

Il n'y a pas d'excuse pour une trahison.

EDMOND.

Moi, vous trahir! Je suis à vos pieds, madame, (Il fléchit le genou devant elle.) et je ne me relèverai pas que vous n'ayez cru à ma bonne foi et pardonné à mon repentir.

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, LAURE, LABARAQUE.

EDMOND et CAROLINE, apercevant Laure, qui entre à gauche en toilette de bal, robe rose décolletée, des fleurs au corsage et dans les cheveux.

Ah!

LAURE, voyant Edmond agenouillé devant Caroline.

Ah!

LABARAQUE, au fond, levant les bras au ciel, et regardant les autres personnages.

Ah!

EDMOND, se levant brusquement et courant tour à tour de Laure à Caroline et de Caroline à Laure.

Ah! madame! ah! madame! (Avec rage.) Oh! s'il y avait un homme ici!

Il aperçoit Labaraque au fond et se précipite vers lui d'un pas furieux. Labaraque s'enfuit à toutes jambes. Edmond s'élance sur ses traces et disparaît.

SCÈNE XIX

LAURE, CAROLINE.

CAROLINE, à part.

Et d'un! A l'autre! (Haut.) Quelle est cette mascarade? Les violons sont partis. Cette robe que tu refusais ce ma-

tin, lorsqu'elle était de saison, tu t'en pares à cette heure, quand elle n'est plus qu'un contre-sens!

LAURE, froidement.

Je me suis ravisée.

CAROLINE

Trop tard.

LAURE, bouleversée.

Trop tard?

CAROLINE.

C'est le mot de toutes les révolutions.

LAURE, avec anxiété.

Que veux-tu dire?

CAROLINE.

Ce que tu as vu.

LAURE.

Je n'ai vu qu'un scandale.

CAROLINE.

Tout est scandale pour l'hypocrisie.

LAURE.

Un jeune homme à tes pieds, en plein jour!

CAROLINE.

C'est le plein jour qui t'offusque?

LAURE.

C'est l'oubli des convenances.

CAROLINE.

Ne suis-je pas libre d'aimer qui je voudrai, de plaire à qui je pourrai?

LAURE.

Mais celui-là!

CAROLINE.

Allons donc! Tu te décides à le réclamer?

LAURE.

Moi? Je constate seulement que tu ne le connais pas.

CAROLINE.

Qu'en sais-tu?

LAURE.

Tu me l'as dit toi-même.

CAROLINE.

Tu m'en as dit autant. Il est vrai que c'était un mensonge... anodin, un petit péché véniel, de ceux qu'on absout à la douzaine. Je te demande si tu veux épouser ce jeune homme, si tu l'aimes, si tu le connais, au moins. Par exemple! une Artémise, une veuve du bon temps. Non! Le veuvage à perpétuité, la sagesse dans les larmes, les longs vêtements de deuil et des cendres sur la tête! Et puis, tout à coup, parce qu'une autre a accepté ce qu'elle refuse, volte-face complète! On revient sur ses pas, on se précipite dans l'arène, armée de pied en cap, vêtue de rose et couronnée de fleurs. Ah! Dieu me garde des cousines éplorées et vertueuses! Ce n'était point assez de tromper ma confiance et de trahir mon hospitalité : tu retournes encore mes bienfaits contre moi. Rends-moi ma robe.

Edmond rentre au fond; mais en voyant les deux cousines engager une vive discussion, il retourne sur ses pas et se cache derrière le rideau qui sert de portière.

SCÈNE XX

LAURE, CAROLINE, EDMOND, caché.

LAURE.

Ma chère Caroline, pardonne-moi une faiblesse que je regrette déjà, que j'expierai longtemps. Si tu pouvais lire dans mon cœur, tu me plaindrais, au lieu de m'accabler. J'ai voulu combattre la vie, et je succombe dans une lutte impossible.

CAROLINE.

Pourquoi lutter? pourquoi mentir? Tu es libre! Pourquoi le repousser, si tu l'aimes?

LAURE.

Pour l'avoir aimé trop tôt.

CAROLINE.

Trop tôt?

LAURE.

Quand je n'en avais pas le droit.

CAROLINE.

Ah! du vivant de ton mari!

LAURE.

Bien malgré moi, je t'assure, sans le savoir! Ah! quel chagrin quand je l'ai su! Quel remords d'une faute involontaire! Pour apaiser ma conscience troublée, j'ai voulu expier comme un crime l'aveugle instinct de mon cœur. J'ai promis, je me suis juré de sacrifier l'avenir aux regrets du passé. J'aurais persévéré jusqu'au bout, peut-être; mais quand je l'ai vu s'éloigner à mon ordre et porter à une autre ce cœur que j'avais refusé, que te dirai-je? je me suis rappelé que j'étais jeune : j'ai voulu être belle aussi, moi! J'ai couru après mon amour qui s'en allait avec ma vie. Mais tu l'as dit, et je le vois, il est trop tard. Vis heureuse avec lui. Moi, j'en mourrai.

CAROLINE, gaiement.

Pas de si tôt, j'espère. Je voulais seulement te faire avouer ton secret. Maintenant, je te donne l'absolution et, qui plus est, mon consentement. *E finita la musica!*

LAURE.

C'était donc une comédie?

CAROLINE.

Rien n'y manque, pas même l'amoureux aux écoutes derrière le rideau. (A Edmond.) Sortez donc de votre

cachette, mon cousin, et remerciez-moi de votre bonheur!

SCÈNE XXI

LAURE, EDMOND, CAROLINE, LABARAQUE.

EDMOND, courant à Laure.

Est-ce bien vrai, madame?

LAURE, lui tendant la lettre qu'elle retire de son corsage.

Tenez, voilà votre lettre brûlée.

CAROLINE.

Je savais bien, moi, qu'il y avait deux billets, dont un payable au porteur.

EDMOND, à Caroline.

Ah! madame, vous êtes la plus aimable des femmes.

LAURE.

Eh bien, et moi?

EDMOND.

La plus aimée.

LABARAQUE, à part.

C'est immoral, ces veuves! il ne devrait y avoir que des veufs.

CAROLINE.

Qu'est-ce que tu grognes encore là, dans ton coin?

LABARAQUE.

Moi, madame, je dis que le dîner est servi.

CAROLINE, aux autres.

A table donc. Et bon voyage aux regrets éternels!

FIN

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

DERNIÈRES PIÈCES PARUES

fr. c.

PAUL ALEXIS et GIUSEPPE GIACOSA

La Provinciale, pièce en 3 actes 2 »

PIERRE BARBIER

La Preuve, pièce en 1 acte... 1 »

ALEXANDRE BISSON

Le Député de Bombignac, comédie en 3 actes..... 2 »

ERNEST BLUM ET RAOUL TOCHÉ

Les Femmes des amis, com. 3. a. 2 »
Madame Mongodin, com. 3. a... 2 »
La Maison Tamponin, com. 3. a. 2 »

ALFRED BONSERGENT

Malgré tout, pièce en 1 acte... 1 »

EDMOND COTTINET

Vercingétorix, drame en 5 actes 2 »

ERNEST DAUDET

Tout se paye, drame en 1 acte. 1 »

ALEXANDRE DUMAS FILS

L'Ami des femmes, com. 5 actes 2 »
La Princesse de Bagdad, comédie en 3 actes..... 2 »

ALEX. DUMAS et AUG. MAQUET

Monte-Cristo, drame en 3 actes 2 »

LOUIS GALLET

Thaïs, com. lyrique en 3 actes 1 »

AUGUSTE GÉNÉRÈS

Frédérique, pièce en 4 actes... 2 »

HENRI LAVEDAN

Le Prince d'Aurec, com. e
3 actes..... ...

GEORGES LECOMTE

Mirages, drame en 5 actes...

JULES LEMAITRE

Le Pardon, comédie en 3 acte
L'Age difficile, com. en 3 acte

LE SAGE

Arlequin colonel, opéra-comi
que en 2 actes.....

PAUL MAHALIN

Valmy, drame hist. en 5 acte

HENRY MEILHAC

Décoré, comédie en 3 actes.
Gotte, comédie en 4 actes...
Margot, comédie en 3 actes.
Villégiature, comédie en 1 ac

HENRY MEILHAC et LOUIS GA

Pepa, comédie en 3 actes...

HENRY MEILHAC et PHILIPP

Ma Camarade, pièce en 5 act

PAUL MEURICE et AUG. VA

Antigone.....

ÉDOUARD PAILLERO

Cabotins ! comédie en 4 act

XAVIER ROUX

Trop tard, comédie en 1 ac

Paris. — Imprimerie A. Delafoy, 3, rue Auber.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2345
M4D4
1895

Mallefille, Jean Pierre
Felicien
Les deux veuves